

favorables à Paul Lebrun et à son père, il n'en fat que plus soucieux et plus inquiet, et il communiqua son inquiétude à sa femme.

Sans doute, Georgette n'aimait pas encore le jeune peintre ; mais ce malheur pouvait arriver, et il n'était que temps de mettre la jeune fille en garde contre les impressions de son cœur.

Or, M. Delmas se trouva chez lui un jour que Georgette vint faire une visite à la paralytique. Il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de conseiller à la jeune fille de se montrer très réservée et même très froide vis-à-vis de l'artiste.

M. Delmas amena la conversation sur le jeune homme qui, selon lui, était bien longtemps à dessiner des paysages aux environs de Montlhéry.

—Mais il ne vient que deux fois par semaine, ne put s'empêcher de faire observer Georgette.

—C'est vrai, répliqua M. Delmas ; mais il arrive le mercredi et reste jusqu'au jeudi soir ; il arrive le samedi et ne s'en retourne à Paris que le lundi. En somme, il est plus à Montlhéry qu'à Paris dans son atelier. Vous a-t-il dit, Georgette, quelle était exactement la position de son père et la sienne ?

—Non, monsieur.

—Eh bien, ce qu'il n'a pas cru devoir vous dire, je vais vous l'apprendre. Son père, M. Lebrun, sculpteur sur bois, n'est pas, comme vous avez pu le supposer, un simple ouvrier ; il a un grand talent comme sculpteur, et occupe dans son atelier une quinzaine d'ouvriers. C'est un homme connu, un véritable artiste, dans son genre, d'une parfaite honorabilité et qui, au su de tout le monde, a amassé une fort jolie fortune. M. Lebrun n'a qu'un fils, ce jeune homme que vous connaissez, qu'il aime et dont il est fier. Et c'est à juste titre, car Paul Lebrun est d'une conduite irréprochable et a devant lui un magnifique avenir. Tout jeune encore, il est déjà connu et apprécié ; il n'est pas un débutant qui essaie, étudie et cherche sa voie ; c'est un artiste fait, qui a créé déjà plusieurs œuvres remarquables. Mais il faut dire qu'il a été élève de l'école des Beaux Arts, qu'il a obtenu le premier grand prix de Rome, et qu'il est resté plusieurs années en Italie afin de se perfectionner dans son art par l'étude des grands maîtres de l'école italienne. Il n'est revenu à Paris que depuis quelques mois.

Voilà, ma chère Georgette, ce que sont ces messieurs Lebrun père et fils. J'ai tenu à avoir ces renseignements pour vous les communiquer, et cela dans votre intérêt, vous le comprenez.

La jeune fille avait écouté avec la plus grande attention, mais aussi avec une émotion qui n'avait pas plus échappé à M. Delmas et à sa femme que la subite pâleur qui avait envahi son visage.

—Mauvais signes ! pensèrent en même temps les deux époux.

Et comme la jeune fille restait silencieuse, M. Delmas reprit :

—Ma chère Georgette, je dois vous le dire, nous sommes inquiets, Mme Delmas et moi, de la présence de M. Paul Lebrun au "Faisan doré" ; oui, nous craignons qu'il ne vous parle d'amour et que votre cœur ne se tienne pas assez fermé à de funestes sollicitations.

La jeune fille répliqua avec une certaine vivacité :

—M. Paul Lebrun est très convenable avec moi ; il est poli, respectueux.

—Oui, c'est un jeune homme bien élevé, mais il n'en est que plus dangereux. Si vous l'aimiez, Georgette, ce serait un grand malheur pour vous.

—Un grand malheur, répéta-t-elle comme un écho.

—Vous comprenez bien, ma chère petite, que M. Paul Lebrun ne peut pas vous épouser, et que s'il vous faisait prêter l'oreille à des paroles d'amour, ce ne serait que pour vous abuser.

Georgette resta tout interdite et M. et Mme Delmas purent voir des larmes dans ses yeux.

—Ma chère enfant, reprit le secrétaire de la mairie, j'ai cru devoir vous dire cela pour que vous vous teniez en garde contre vous-même. De douces paroles d'amour sont comme un poison qui tombe goutte à goutte dans un cœur jeune et naïf comme le vôtre.

—Je vous remercie, M. Delmas, dit la jeune fille avec effort.

Certes, M. Delmas avait parlé avec la meilleure intention du monde ; mais si pleines de sagesse que fassent ses paroles, elles ne pouvaient plus que faire beaucoup souffrir. Elles venaient trop tard.

Paul avait dit à Georgette : "Je vous aime !"

Georgette avait répondu à Paul : "Je vous aime !"

Tout le reste de la journée, Georgette fut triste, bien triste, et toute la nuit elle pleura.

XV.—UN JEU DE HASARD

Mme Prudence, la marchande à la toilette, avait perdu tout espoir de retrouver le meuble dans lequel Forestier avait caché les mystérieux papiers volés au docteur Villarceau, mais elle y pensait toujours, tout en se disant qu'elle ferait bien mieux de se délivrer de cette préoccupation.

Une après-midi, au retour d'une longue course dans Paris, Elisabeth lui dit :

—Mme de Lancray sort d'ici ; elle a été contrariée de ne pas vous trouver et elle vous prie de passer chez elle.

Cette Mme de Lancray était une des meilleures clientes de Mme Prudence et une des étoiles du quartier Bréda. D'où sortait-elle ? On ne le savait pas. Mais c'était une très belle jeune femme qui, comme beaucoup de ses pareilles, s'était parée d'un nom aristocratique qui ne figurait certainement pas sur son acte de naissance.

—Pourquoi veut-elle que j'aille chez elle, fit Mme Prudence ; est-ce qu'elle ne peut pas revenir ?

—Il s'agit d'une commande.

—Je le pense bien, elle achète beaucoup.

—Elle voudrait avoir des candélabres qui soient en harmonie avec une pendule qu'elle a achetée tout récemment ; naturellement, il est nécessaire que vous voyez la pendule pour compléter la garniture de cheminée.

—Assurément. Eh bien ! j'irai demain chez Mme de Lancray.

Le lendemain matin, la marchande à la toilette alla sonner à la porte d'un élégant appartement de la rue Vintimille.

Une pimpante soubrette vint lui ouvrir et l'introduisit dans la chambre de sa maîtresse, qui venait de sortir du lit et était vêtue d'un riche peignoir de cachemire rose.

—Je vous remercie d'être venue, ma chère madame Prudence, lui dit la jeune femme en s'étirant les bras et en se pelotonnant paresseusement sur le canapé ; je sais que pour vous le mot impossible n'existe pas et que vous n'êtes jamais embarrassée pour satisfaire les désirs de vos clients.

—Elisabeth m'a parlé d'une pendule.

—Oai, et il faut absolument que vous me trouviez les candélabres, sans lesquels la pendule manque complètement son effet.

—Veuillez me la faire voir.

La jeune femme appela sa femme de chambre et la pria de montrer la pendule à Mme Prudence.

Celle-ci suivit la soubrette dans une autre pièce et se trouva devant la pendule. Elle datait du règne de Louis XVI et était très finement ciselée. Elle était surmontée d'un sujet emprunté à Florian et qui était sorti des mains d'un des meilleurs artistes du temps.

D'un coup d'œil Mme Prudence reconnut que la pendule avait une assez grande valeur.

Elle revint dans la chambre de la jeune femme et lui dit :

—Vous avez raison, votre pendule ne peut se passer de candélabres dans le style. Quel prix comptez-vous y mettre ?

—Mais je ne sais pas trop... ce ne doit pas être bien cher, si j'en juge par le prix de la pendule.

—Combien a-t-elle coûté ?

—Deux cents francs.

—Deux cents francs ! s'exclama la marchande à la toilette ; vous en êtes sûre ?

—Absolument ; elle a été payée en ma présence.

—Pais-je, sans indiscrétion, vous demander où elle a été achetée ?

—Mais je n'ai pas à vous le cacher. J'étais allée à Meaux avec un ami. En passant devant une boutique de médiocre apparence, j'eus la curiosité d'y entrer ; je remarquai cette pendule et mon compagnon, voyant que je la désirais, s'empressa de me l'acheter.

—Et vous n'avez pas eu l'idée de lui faire compléter son cadeau en achetant aussi les candélabres.

—Oh ! cette idée me serait venue si je les avais vus près de la pendule. Mais ce n'est probablement pas dans cette boutique que je pouvais trouver les candélabres.

—Je le pense comme vous.

—Cependant j'ai été étonnée de la quantité d'objets entassés dans ce magasin sans apparence, comme je viens de vous le dire, très étroit sur la rue, mais en réalité très vaste et ayant une grande profondeur. Il est très curieux, ce musée de bric-à-brac, il y a de tout.

—Ecoutez, ma chère, dit la marchande à la toilette, j'aurai de la peine à trouver votre affaire ; mais je me livrerai à toutes les recherches nécessaires ; comptez sur moi.

Sur ces mots, Mme Prudence se retira.

—Ce marchand de Meaux doit être un recéleur, se dit-elle ; pour qu'il ait pu vendre la pendule à ce prix dérisoire, il faut qu'elle ne lui ait pas coûté cher. S'il ne les a pas vendus, il doit avoir les candélabres dans son magasin.

C'est bien, ajouta-t-elle, j'irai à Meaux.

Le lendemain elle prit l'express de l'Est et, à peine arrivée à Meaux, se rendit chez le brocanteur qui demeurait dans une petite rue près de la cathédrale.

La boutique avait cet aspect louche des établissements qui se déroberont au grand jour.

Certes, la devanture était loin d'attirer les regards par ce brillant étalage d'objets qui distingue les maisons analogues des grands quartiers de Paris.

La marchande à la toilette fut reçue par un petit homme gros et court, à la figure chafouine et d'une politesse obséquieuse.

Tout de suite, l'œil expérimenté de la visiteuse constata que ce magasin, bien éclairé au fond seulement, contenait de grandes richesses.

—Que désire madame ! demanda le petit homme, dont tous les traits du visage rappelaient certains personnages mis en scène par Balzac dans la *Comédie humaine*.

—Il y a quelques jours, répondit Mme Prudence, une de mes amies a acheté ici une pendule style Louis XVI.

—Ah ! oui, la pendule "Estelle et Némorin."

—Etant appelé dans cette ville pour affaires, mon amie m'a priée d'entrer dans votre magasin et de demander si les candélabres allant avec la pendule s'y trouvent encore.

—Mais oui, madame, je les ai, ils sont ici.

—Comment ne les avez-vous pas vendus avec la pendule ?

—Ah ! ne m'en parlez pas, madame ; j'étais absent, et mon commis, qui a fait la vente, n'a pas pensé aux candélabres. Il faudrait que je fusse toujours là, on ne peut compter sur personne.

—Voulez-vous me faire voir ces candélabres ?

—Par ici, madame.